

Les mouvements de population et l'émergence de nouvelles formes sociopolitiques en Afrique

J. Vansina

La nature de la mobilité de la population

L'un des principaux points sur lesquels l'histoire de l'Afrique précoloniale diffère de celle de l'Europe et de la plus grande partie de l'Asie est la mobilité des différentes catégories de la population, en particulier des cultivateurs. Les cultivateurs africains des régions tropicales et subtropicales ont été beaucoup plus mobiles que les paysans européens ou asiatiques qui, pratiquant une culture intensive, renouvelaient chaque année la fertilité de la même parcelle. Dans la plus grande partie de l'Afrique, la culture devait être extensive et les mêmes terres ne pouvaient être travaillées plusieurs années consécutives. La population était donc beaucoup moins enracinée sur une terre particulière. Elle était plus mobile qu'ailleurs. Il en allait de même des éleveurs, bien que leurs techniques d'adaptation à leur milieu fussent plus comparables à celles des pasteurs asiatiques, en particulier de ceux d'Asie centrale, et à la transhumance pratiquée en Europe. Quoi qu'il en soit, cette mobilité de la population est une caractéristique essentielle dont il faut tenir compte dans toute étude et toute reconstitution du passé africain, et il importe d'en évaluer soigneusement l'influence sur les sociétés et les cultures¹.

1. La bibliographie de la mobilité de la population africaine se confond avec la bibliographie de l'histoire même de l'Afrique. Dans le présent chapitre, il sera surtout fait référence aux autres chapitres du volume V; le lecteur devra donc se reporter à leurs bibliographies respectives.

Le présent volume permet de constater l'existence de nombreuses migrations, de celles des *trekboer* du Cap à celles des Somali et des Oromo de la corne de l'Afrique, des Nbandi de l'Oubangui² des Jaga (Djaga) d'Afrique centrale, des Touareg de la boucle du Niger, des Mane de Sierra Leone, des Fulbe de toute l'Afrique occidentale et de tous les peuples de Madagascar. Tout semble s'être passé comme si, entre 1500 et 1800, aucun peuple n'était resté à la même place. Dès la fin du XVI^e siècle, des voyageurs portugais voyaient une corrélation entre les migrations des Mane, des Jaga, des Zimba et des Oromo à partir de l'Afrique occidentale, centrale et orientale³. Toutes ces migrations, disaient les Portugais, étaient le fait d'une masse indistincte de vagabonds. Les migrants représentaient pour eux l'antithèse d'une vie stable et bien réglée : ils étaient des barbares par opposition aux peuples civilisés. On trouve des traces de ce stéréotype jusqu'en 1963, sous la plume de Trevor Roper qui réduit l'histoire de l'Afrique « aux pérégrinations absurdes de tribus barbares⁴ ». C'est parce que ce stéréotype a pris naissance au XVI^e siècle que le présent chapitre s'inscrit dans le volume V. Mais une étude des mouvements de population aurait pu trouver place dans n'importe quel autre volume de cette *Histoire*. Nous verrons qu'à l'échelle du continent, ils ne sont pas spécialement caractéristiques de la période 1500-1800.

L'histoire de l'Afrique a donc été en grande partie considérée longtemps comme « une suite de migration sans trêve⁵ », comparable à l'histoire des grandes invasions qui ont détruit l'Empire romain et que rappellent des épithètes comme Hun ou Vandale. Outre ce qu'elle a de péjoratif, cette manière de voir réduit les différents mouvements de population à des migrations, qui plus est à des migrations massives, interdisant de comprendre ce qui s'est passé dans chaque cas particulier.

Le mot migration désigne le déplacement d'une population qui passe d'un pays à un autre pour s'y établir. En zoologie, il désigne également le déplacement saisonnier de certaines espèces animales mais, s'agissant de groupes animaux, le terme exact est transhumance. Telles sont les définitions des dictionnaires. Le concept de migration exprime donc un changement dans le rapport qui existe entre les hommes, l'espace et le temps, ce qui suppose une altération de ce rapport. Dans ce sens très général, il est alors préférable d'employer l'expression mouvement de population. Les causes

2. H. Burssens, 1958, p. 43.

3. A. Merensky exprimait encore la même opinion en 1883. Il liait les migrations des Oromo à celles des Jaga, des Fulbe et des Zimba, mais non à celles des Mane. Il soutenait en outre que les Zimba avaient poussé des Bantu du Sud-Est à s'établir au sud du Limpopo ! Merensky était un missionnaire du Transvaal et ses théories reflétaient les prétentions des Boers sur l'Afrique du Sud. Les interprétations de ce genre ont laissé l'impression que l'Afrique subsaharienne avait connu un gigantesque bouleversement au XVI^e siècle. Cette impression est fautive et résulte d'un amalgame de faits destiné à étayer certaines visions subjectives du monde. On trouvera une critique générale de cette tradition historiographique dans J. C. Miller, 1973, p. 122-126.

4. T. Roper, 1963.

5. P. E. H. Hair, 1967.

de ces mouvements relèvent de l'organisation de l'espace. Ils peuvent se produire parce que le rapport entre le nombre des hommes et la quantité des ressources a changé à la suite, par exemple, d'un accroissement excessif de la population ou d'une modification catastrophique du climat, ou parce que les hommes essaient de réorganiser leur espace et ses ressources sur un territoire relativement étendu. En Afrique, les principales structures de l'espace étaient les États et les réseaux commerciaux.

Comme les Européens dans leurs ouvrages, les Africains soulignaient l'importance des migrations dans leurs traditions orales. Un grand nombre de ces traditions ayant pour but d'expliquer la création du monde, elles se référaient fréquemment à des peuples ou à des individus fondateurs venus d'ailleurs, d'un lieu des origines. D'autres mythes affirmaient au contraire que les hommes sont issus du sol et que c'est pour cette raison qu'ils en sont propriétaires. Mais c'est la croyance en une migration originelle qu'ont retenue les savants étrangers puisqu'elle confirmait leurs opinions préconçues. Ils imaginaient d'incessantes invasions faisant s'entrechoquer les peuples de l'Afrique comme des boules de billard : chaque conquête produisait une nouvelle vague de réfugiés (*restvolker*) qui partaient chercher asile dans des régions lointaines ou qui chassaient eux-mêmes d'autres peuples. Dès le commencement de l'anthropologie moderne, Ratzel introduisit l'idée que les migrations suffisaient à expliquer les similitudes sociales et culturelles. Plus tard, l'école des *kulturkreise* considéra les cultures comme le résultat de la superposition de cultures primitives, superposition due elle-même à d'innombrables migrations. Ce sont Frobenius et Baumann qui introduisirent ces théories dans les études africaines.

Malgré les apparences, la fameuse errance africaine n'est qu'un stéréotype sans fondement. Hair a montré, dans un article décisif, la remarquable « stabilité » de toutes les langues de la côte occidentale, du Sénégal au Cameroun⁶, et cette constatation peut s'étendre à la plupart des sociétés de cultivateurs de l'Afrique à partir du XVI^e siècle. La tentation actuelle est au contraire de croire que les migrations sont un produit de l'imagination et de dénier toute mobilité aux individus et aux groupes. Comme si la stabilité culturelle ou linguistique supposait nécessairement l'immobilité des hommes.

Le concept de stabilité, comme celui de migration, se réfère à une relation entre les hommes, l'espace et le temps, le premier exprimant une absence de changement. Ces deux concepts, cependant, ne sont que des généralisations approximatives d'événements réels du passé dont on a gommé les particularités. Ce sont, par ailleurs, des concepts relatifs. Pourvu que l'on considère une région suffisamment vaste, comme celle qui s'étend à l'est et au nord du Nil blanc, la « migration » des Jie (Djie)⁷, par exemple, devient stabilité et apparaît comme une forme d'adaptation au sol et au climat. À l'opposé, le déplacement d'un village sur une distance de dix kilomètres peut être

6. P. E. H. Hair, 1967.

7. J. E. Lamphear, 1976.

qualifié de migration. Il en va de même pour le temps: il faut considérer de longues périodes pour percevoir les « migrations » de certains peuples qui se déplacent lentement pendant plusieurs siècles (par exemple celle des Bantu, qui a peut-être duré deux mille ans). Enfin, le terme de migration peut être appliqué à des déplacements individuels aussi bien que collectifs. Dans ce chapitre, nous le réserverons aux déplacements de communautés ayant au moins la dimension d'un village.

Pour comprendre les faits historiques, il faut d'abord étudier les déplacements normaux, ordinaires, qu'entraîne la recherche de moyens de subsistance. Nous pourrions alors mieux comprendre, par opposition, les déplacements inhabituels, anormaux, et voir comment se produisent, concrètement, les différents mouvements de population. Nous pourrions alors examiner les types de faits qui témoignent aujourd'hui de ces mouvements de population inhabituels et, pour conclure, nous passerons rapidement en revue les principaux mouvements de population que l'Afrique a connus entre le XVI^e et le XVIII^e siècle et qui sont étudiés dans les chapitres suivants.

L'utilisation des terres et la mobilité

Les hommes disposent essentiellement de quatre moyens de tirer leur nourriture du milieu où ils vivent: la chasse associée à la cueillette, l'élevage, la culture du sol et la pêche. À ces quatre types d'activités correspondent quatre formes de déplacements ordinaires. Comme il s'agit de déplacements habituels, normaux, à l'intérieur d'un territoire déterminé, ils ne peuvent être qualifiés de mouvements de population et encore moins de migrations.

Les chasseurs et ceux qui pratiquent la cueillette parcourent un territoire qui reste relativement stable tant que la densité de la population est adaptée à son mode de vie. Ils vivent dans des campements et se déplacent fréquemment à l'intérieur du territoire, en général toutes les deux semaines, comme les Pygmées de l'Ituri⁸ ou les Kung San du Botswana⁹. Ils doivent en effet suivre le gibier et trouver en quantité suffisante les végétaux dont ils se nourrissent. Leurs déplacements varient aussi en fonction des saisons. Des déplacements saisonniers ont lieu, par exemple, dans les zones forestières à l'époque de la récolte du miel ou encore aux abords du désert du Kalahari, à l'époque de la fructification ou quand les mammifères se rapprochent ou s'éloignent des points d'eau. Malgré leur forte mobilité, ces groupes peuvent exploiter les mêmes territoires pendant très longtemps.

8. C. M. Turnbull, 1961 et 1966; P. Schebesta, 1952; R. B. Lee, 1968 et 1979; L. Demesse, 1978 et 1980. M. Sahlins (1972) a montré que ce mode de vie offre une assez grande sécurité et permet une richesse relative, ce qui a des conséquences historiques évidentes.

9. UNESCO, 1963; E. E. Evans-Pritchard, 1940.

Les éleveurs aussi sont mobiles. Les animaux dont ils tirent leur subsistance ont besoin d'eau, d'herbe et de sel. Ces aliments se rencontrent en quantité plus ou moins grande selon les saisons. Au Sahara par exemple, les nomades vivent en général en bordure du désert ou près des grandes oasis pendant la saison sèche et pénètrent loin à l'intérieur du désert quand arrivent les pluies¹⁰. Il s'agit là de transhumance et les parcours sont souvent les mêmes d'une année à l'autre. Dans les régions très peu peuplées et très irrégulièrement arrosées par les précipitations, comme dans le nord du Fezzān, les nomades ne suivaient pas chaque année les mêmes trajets, mais leurs déplacements restaient réguliers si on les considère sur une période de dix ans au moins¹¹. Les éleveurs de chameaux comme les Rigeibat du Sahara occidental peuvent parcourir ainsi d'énormes distances. Des chassés-croisés complexes ont souvent lieu entre des communautés nomades élevant des espèces différentes, chameaux, chèvres, bovins ou moutons, en fonction des besoins propres à chaque espèce. Les parcours des Touareg et des Fulbe se recoupaient dans le Sahel, tout comme les parcours des éleveurs nomades de bovins (les Baḳḳāra) du Soudan recoupaient ceux des éleveurs de chameaux qui vivaient plus au nord, comme les Kabābīsh. En outre, les nomades effectuaient quelques cultures et échangeaient de la nourriture avec ceux qui se consacraient à la chasse ou à la cueillette et avec lesquels ils pouvaient entrer en contact ; c'est ce que faisaient les *trekboer* d'Afrique du Sud au XVIII^e siècle. Les nomades pouvaient aussi acheter des légumes auprès des agriculteurs. Dans ce cas, en bordure de leurs parcours, on trouvait nécessairement des cultivateurs. Ainsi, des catégories de la population, qui exploitaient les ressources naturelles de façons diverses et complémentaires, coexistaient, chacune avec sa mobilité propre, dans une même zone. L'élevage toutefois dépendait plus que la chasse ou la cueillette des variations climatiques, notamment à court terme¹². Mais si les variations pluviométriques avaient des effets sensibles sur l'élevage, il ne subissait pas les conséquences de la sécheresse de façon aussi désastreuse que l'agriculture, en particulier céréalière.

Les cultivateurs connaissaient eux aussi une certaine mobilité puisqu'ils pratiquaient une culture itinérante, laissant en jachère les terres qu'ils avaient cultivées l'année précédente pour en défricher de nouvelles. Les villages devaient se déplacer quand les champs devenaient trop éloignés. À une époque récente, ces déplacements avaient lieu en moyenne tous les dix ans, avec des extrêmes de cinq et vingt ans. Les meilleures terres étaient celles qui étaient fertilisées à la fois par l'irrigation et par un alluvionnement annuel, mais elles étaient rares. L'Égypte ancienne en offre un exemple et

10. *Ibid.*

11. A. Cauneille, 1957.

12. Les récentes sécheresses n'ont guère modifié les déplacements des San à l'intérieur de leur territoire, tandis qu'elles ont réduit leurs voisins, les cultivateurs et éleveurs tswana, à la famine. Il semble que certains éleveurs, comme les Khoi près du désert de Kalahari, se fassent temporairement chasseurs-cueilleurs (San) pendant les sécheresses.

a donné naissance à l'agriculture d'oasis. La stabilité des cultures fixait ainsi la population. Si l'on excepte l'Égypte et les rizières inondées de la côte occidentale de la Guinée, les cultures permanentes étaient très rares en Afrique parce qu'il n'était généralement pas possible d'appliquer des méthodes efficaces de fertilisation intensive.

La plupart des villages se déplaçaient donc, mais tant que la densité de la population restait faible, ils suivaient un trajet plus ou moins circulaire à l'intérieur d'un territoire stable. Leur mobilité était peut-être plus grande avant l'introduction du manioc, qui devint un des produits agricoles de base au début du XVII^e siècle. Par ailleurs, la mobilité de la population et la direction de ses déplacements ne dépendaient pas seulement de l'état des sols. En effet dans plusieurs régions, par exemple dans toute la forêt tropicale humide de l'Afrique centrale, les cultivateurs avaient également recours à la chasse, notamment au piégeage, et ne dédaignaient pas la cueillette. Ainsi, chez les Nzabi du Gabon, l'emplacement du village pouvait être choisi en fonction des besoins des chasseurs autant que des cultivateurs¹³. Il pouvait en résulter un ensemble complexe de déplacements, mais ceux-ci ne dépassaient pas les limites d'un territoire déterminé. Les variations climatiques étaient le principal danger qui menaçait les cultivateurs. Les récoltes risquaient d'être détruites lorsqu'il pleuvait trop ou trop peu, ou quand les précipitations étaient précoces ou tardives. Les famines étaient possibles même près de l'équateur, dans une zone pourtant bien arrosée. Par exemple à Loango, près de Pointe-Noire au Congo, ce n'était pas l'absence des pluies qui était ennuyeuse mais leur périodicité. L'absence de pluie après les plantations était catastrophique, de même que des pluies trop abondantes empêchant toute plantation. Les années « normales » étaient assez rares. Les cultivateurs de Zambie devaient se constituer des réserves de nourriture pour faire face à une sécheresse qui se produisait tous les cinq ans environ¹⁴. Les sécheresses étaient le plus fréquentes à proximité des déserts, mais elles n'épargnaient complètement aucune région. En général deux années successives de sécheresse provoquaient la disette et trois pouvaient entraîner une famine, car les réserves de nourriture provenant d'autres activités que la culture du sol s'épuisaient rapidement quand la population était trop nombreuse.

Chez les cultivateurs, les éleveurs et les cueilleurs, il y avait donc une densité maximale et une densité optimale de la population, variables selon son environnement immédiat, c'est-à-dire selon la nature du sol, les précipitations, la topographie, les possibilités d'approvisionnement supplémentaires, l'état des techniques et le régime de partage ou de distribution des ressources. Le rapport entre la superficie des terres arables et le nombre des cultivateurs pouvait varier sans conséquences graves lorsque les techniques agricoles changeaient aussi. Sinon, il devait se rétablir par un mouvement de population vers le territoire ou hors de celui-ci, ou encore par des mesures de régulation.

13. G. Dupré, 1982.

14. J. Allan, 1965.

Les pêcheurs étaient sédentaires et déplaçaient rarement leurs villages. Mais les variations saisonnières du régime des cours d'eau pouvaient les amener à faire des expéditions lointaines. Ils s'installaient alors dans des campements ou sur des bancs de sable, comme sur le Zaïre ou le Kasai, parfois à des centaines de kilomètres des villages où ils avaient laissé leur famille. De telles expéditions étaient caractéristiques des bassins du Zaïre, du Niger et de la Bénoué, et fournissaient le modèle d'un mouvement migratoire. Les pêcheurs les plus sédentaires étaient ceux qui vivaient sur le littoral ou au bord des grands lacs. Grâce à leurs bateaux, ils disposaient d'un moyen de transport peu coûteux et nombre d'entre eux devinrent des commerçants, servant d'intermédiaires entre diverses communautés. Ils pouvaient aussi, le cas échéant, se déplacer avec leurs possessions très loin de chez eux. Ainsi les pêcheurs, qui avaient moins besoin de se déplacer que d'autres, étaient tout aussi prêts à le faire que les chasseurs ou les éleveurs et, en cas de besoin, ils le faisaient plus facilement qu'eux.

Nous n'avons exposé jusqu'ici que les principaux facteurs des mouvements de population ordinaires. Quand un groupe avait une économie complexe ou vivait en symbiose avec d'autres groupes, les conditions et la forme de ses déplacements étaient elles-mêmes plus complexes. Imaginons un village de cultivateurs proche de la boucle du Congo, fournissant des produits agricoles à des pêcheurs et à des chasseurs-cueilleurs en échange de viande, de poisson, de poteries et peut-être encore d'autres produits. Les chasseurs et les cultivateurs devaient coordonner leurs déplacements mais ils ne pouvaient s'éloigner trop des villages des pêcheurs qui, eux, étaient sédentaires. Par ailleurs, il va de soi que des communautés habituées à se déplacer pouvaient le faire pour d'autres motifs que des raisons économiques. Le départ d'un groupe était souvent hâté par un accroissement de la mortalité, par des conflits avec d'autres groupes ou par la nécessité de se défendre. Cela était surtout vrai des cultivateurs qui, à la différence des éleveurs, n'étaient pas obligés de transhumier, chaque année, pendant quelques semaines pour sauvegarder leur production. Ils partageaient cette liberté avec les chasseurs-cueilleurs alors que, paradoxalement, ils ne disposaient pas des moyens de transport que possédaient les éleveurs et les pêcheurs !

La mobilité des individus était également considérable. Les femmes épousaient souvent un homme d'un autre village, les fils allaient vivre dans la famille de leur mère, les frères pouvaient suivre une de leurs sœurs chez son mari. Les esclaves, les otages, les marchands et les pèlerins, de même que les sorciers réputés et les chasseurs, et peut-être encore d'autres spécialistes très demandés, circulaient beaucoup d'un groupe à l'autre. La mobilité individuelle était au moins aussi grande en Afrique que dans les autres parties du monde. Le stéréotype d'après lequel certaines ethnies africaines n'avaient aucun contact avec le monde extérieur n'est pas plus fondé que le stéréotype opposé de l'errance perpétuelle.

Dans les sections suivantes, nous ne traiterons que des mouvements de population collectifs et inhabituels, mais il convient de souligner que la

distinction entre déplacements ordinaires et déplacements extraordinaires était beaucoup plus ténue dans le cas des individus, même s'ils pouvaient, en s'additionnant, produire des résultats spectaculaires. On peut ainsi considérer la traite des esclaves après 1660 comme un événement ordinaire concernant des individus. Or, le transport des esclaves vers l'Amérique du Nord et du Sud est de loin le mouvement de population le plus important que l'Afrique ait connu. Il représente un déplacement supérieur par son ampleur à tout autre mouvement de population, exception faite, peut-être, des plus grandes migrations africaines.

L'urbanisation suppose également un mouvement de population. Au début du XIV^e siècle, la ville de Zimbabwe comptait peut-être 10 000 habitants¹⁵. Cette concentration résultait d'une migration intérieure: la ville avait probablement absorbé une centaine de villages. Après l'épuisement des terres cultivées à Zimbabwe, les habitants, qui ne pouvaient plus y vivre en permanence, l'abandonnèrent et retournèrent dans les villages¹⁶. Leur dispersion représente également un mouvement de population important¹⁷. L'urbanisation et la traite des esclaves mises à part, nous avons très peu de renseignements sur les déplacements des individus et même des familles. Pour mieux les connaître, il faudrait savoir dans quelles proportions la densité de la population a varié selon les décennies et les régions. Mais il est certain que des déplacements individuels ont eu lieu et il ne faut jamais oublier qu'ils pouvaient suffire à modifier sensiblement la densité d'une population. Les accroissements démographiques ont toujours été considérés comme dus à des accroissements naturels, alors qu'ils pouvaient tout aussi bien résulter de l'immigration. L'inverse vaut aussi pour une diminution de la population.

La typologie des mouvements inhabituels de population

Les mouvements inhabituels et collectifs de population se divisent en deux grandes catégories: les courants migratoires et les migrations proprement dites. Les mouvements de la première catégorie sont des mouvements progressifs et lents qui étendent à de nouveaux territoires les formes habituelles de la mobilité et de la production alimentaire. La migration proprement dite est un mouvement subit, qui diffère nettement

15. D. N. Beach, 1980z.

16. P. S. Garlake, 1973; D. N. Beach, 1980z. Cet exemple montre bien les contraintes exercées sur le peuplement par l'agriculture itinérante et l'élevage pratiqué sur des pâturages naturels.

17. Voici un autre exemple qui montre de façon frappante comment les déplacements individuels, quand ils sont très nombreux, peuvent changer complètement la répartition de la population dans une région limitée. La ville de Jenné-Jeno, au Mali, se développa à partir de 200 avant J.-C. environ et surtout après 250 de notre ère. Son déclin après l'an 1000 est contemporain de l'essor de la ville de Ojenné, située à trois kilomètres seulement. Jenné-Jeno était entouré de villages satellites dont le développement avait suivi le sien et dont le déclin précéda son abandon vers 1400. Voir R. J. McIntosh et S. Keech-McIntosh, 1982.

de ces formes habituelles. Un courant migratoire n'implique pas nécessairement l'abandon du territoire d'origine, sauf parfois à long terme, alors que cet abandon est la règle pour la migration. Ces deux catégories de mouvements de population se subdivisent en plusieurs types. Un courant migratoire est dit d'expansion quand il agrandit le territoire d'un groupe et s'intitule diaspora quand il est discontinu et se traduit par la fondation d'établissements séparés. Par ailleurs, on distingue les migrations de masse, les migrations de bandes et les migrations d'élites, qui sont respectivement le fait d'une population entière, d'une fraction de la population (généralement une bande de guerriers pillards) ou de groupes très restreints ou même d'individus, dont l'arrivée provoque d'importants changements dans la société qui les accueille. Les migrations d'élites se confondent presque avec les déplacements individuels, mais nous en parlerons ici à cause de leur fréquence et de leurs effets et parce qu'elles sont souvent assimilées aux autres types de migrations.

L'importance historique et l'ampleur d'un mouvement de population dépendent du nombre de personnes qui se déplacent, de la distance parcourue, de la durée du mouvement, de ses causes, c'est-à-dire des facteurs qui poussent une population à émigrer et de ceux qui attirent les immigrants, et enfin de ses conséquences. Il faut tenir compte de tous ces aspects dans chaque cas, mais ils ne peuvent servir à établir une classification parce que leur signification est trop variable. Ainsi, la distance n'est pas significative en elle-même : plusieurs centaines de kilomètres au Sahara peuvent équivaloir à moins de cinquante kilomètres dans une région très peuplée. Les causes sont très diverses. Ce ne sont pas toujours des catastrophes naturelles comme les sécheresses. Les motifs qui incitent ou obligent une population à quitter le lieu où elle vit (causes répulsives) et les attraits de celui où elle veut s'établir (causes attractives) se mêlent de façon si variable qu'il y a, sous ce rapport, presque autant de types de déplacements que de cas particuliers. Le nombre de personnes qui se sont déplacées est souvent inconnu et, si on dispose de chiffres, ils ne sont généralement pas assez sûrs pour fonder une typologie. Nous n'avons donc pris en considération que les caractéristiques du mouvement lui-même avec ses causes et ses effets. Nous décrirons successivement les cinq types que nous avons distingués, sans perdre de vue la valeur purement pratique de notre typologie.

Les expansions

Étant donné la mobilité naturelle de la plus grande partie de la population africaine, les expansions sont innombrables. Elles présentent des caractéristiques différentes selon le mode de vie de la société considérée. L'agriculture itinérante devient expansion quand elle suit une direction donnée de préférence à une trajectoire aléatoire ou circulaire. Les cultivateurs se déplacent par village ; le déplacement d'un grand nombre de villages d'une communauté ou de leur totalité est une expansion lorsqu'il s'effectue dans une seule direction. Les expansions résultent de déplace-

ments peu fréquents (tous les dix ans ou plus) sur des distances qui sont en général assez courtes (de dix à vingt kilomètres). Elles peuvent donc durer très longtemps sans que la population en mouvement cesse jamais de paraître sédentaire.

Dans la forêt, l'expansion des Mongo vers le sud, partis de la grande boucle du Zaïre, avait commencé bien avant le XVI^e siècle et se poursuivait encore à la fin du XIX^e siècle dans la plus grande partie de la région comprise entre le Zaïre à l'ouest et le Lomami à l'est. Leur but semble avoir été les attrayantes vallées du Kasai inférieur et du Sankuru ainsi que la riche région située plus à l'est, en bordure de la forêt. Cette expansion a provoqué un courant à partir des centres de peuplement assez denses situés entre l'équateur et le premier parallèle sud, en direction des vallées fluviales et des bordures forestières¹⁸.

Les expansions pouvaient facilement s'accélérer; il suffisait de parcourir une distance plus grande à chaque déplacement ou de se déplacer plus fréquemment, peut-être tous les deux ou trois ans. Elles devenaient alors un phénomène conscient, qui répondait à des intentions précises, souvent motivées par une attraction. Ainsi pendant un demi-siècle seulement, les Nzabi du Gabon-Congo, quittant leurs terres situées à l'est de la grande boucle de l'Ogooué, se sont dirigés vers le sud-ouest afin de se rapprocher des routes commerciales et de pouvoir exploiter de nouvelles ressources minérales¹⁹. Les Fang de la Comoé supérieure ont gagné l'estuaire du Gabon en vingt ans seulement, puis ont continué leur expansion à une allure à peine moins rapide pendant quarante ans encore en direction du delta de l'Ogooué. Chacun de leurs villages ne se déplaçait qu'à des intervalles de quelques années, mais il pouvait parcourir alors jusqu'à quarante kilomètres. Ces déplacements ont été bien étudiés dans leurs modalités. Les Fang n'ont jamais été forcés d'abandonner leur mode de vie habituel. Leurs villages se déplaçaient successivement, chacun dépassant à son tour ceux qui le précédaient. Cette progression se déroulait dans un milieu naturel uniforme. Les chasseurs effectuaient des reconnaissances au cours de leurs expéditions habituelles²⁰.

Les expansions des éleveurs suivaient un schéma différent. En général, des jeunes quittaient les pâturages du groupe pour s'établir avec leur bétail sur des pâturages vierges. Comme ils les trouvaient là où des pluies trop rares ou trop irrégulières rendaient impossible la culture du sol, leur expansion était soumise, dans une large mesure, aux conditions naturelles. C'est ainsi que les Masaï ont progressé, aux XVII^e et XVIII^e siècles, jusqu'à ce que toutes les terres propres à l'élevage fussent occupées²¹. Un autre exemple est celui, bien connu, des *trekboer* d'Afrique du Sud. Des

18. J. Vansina, 1981.

19. G. Dupré, 1982, p. 25-39.

20. P. Alexandre, 1965, p. 532. Mais le point de vue de cet auteur sur l'expansion des Fang dans son ensemble est erroné. Voir C. Chamberlin, 1977, p. 23-80.

21. T. T. Spear, 1981, p. 63-66.

colons européens de la deuxième génération s'établirent près du Cap à partir de 1680 environ. Dès le début, les éleveurs se plainquirent d'être trop nombreux, bien que la population fût clairsemée. Le sol était aride, et ils avaient besoin de vastes pâturages. Au début du XVIII^e siècle, une famille se sentait à l'étroit lorsqu'elle pouvait apercevoir de chez elle la fumée de la cheminée d'une maison voisine. Emmenant une partie du bétail, les cadets partaient alors dans un chariot tiré par des bœufs et s'installaient ailleurs. Jusqu'en 1780 environ, cette expansion se poursuivit dans des régions occupées principalement par d'autres éleveurs (groupe khoi) dont les *trekboer* prenaient la place. Mais ils se heurtèrent ensuite à une frontière constituée par les terres beaucoup mieux arrosées que celles qu'ils avaient traversées et qu'occupaient les cultivateurs et les éleveurs xhosa²².

Dans certains cas, les parcours des éleveurs étaient très longs et reliaient plusieurs lieux de séjour. Les Awlād Sulaymān de Libye se déplaçaient, en fonction des saisons, entre le golfe de la Grande Syrte près de la Méditerranée et les oasis du Fezzān, en Libye du Sud. Une défaite désastreuse subie en 1842 près de Tripoli les obligea à abandonner le pôle de la Grande Syrte. Ils empruntèrent alors, pour se rendre au sud du Fezzān, la route des caravanes qui menait au Borno, allant d'abord vers le Borku puis vers le Kānem, malgré la résistance déterminée des Touareg dont ils traversaient les territoires. Ils atteignirent le lac Tchad vers 1850 et, après quelques échecs initiaux, en vinrent à dominer en 1870 toute la région comprise entre le Fezzān et le Tchad²³. Comme cette expansion se fit grâce aux victoires de bandes armées, on est tenté d'y voir une migration de bandes. Mais dans l'ensemble, elle est tout à fait semblable aux expansions d'autres éleveurs. En déplaçant l'un des pôles de transhumance, elle eut pour effet l'occupation d'un nouveau territoire.

Même les chasseurs-cueilleurs pouvaient suivre des courants migratoires. Cela pourrait expliquer, par exemple, la présence de chasseurs baka au Cameroun oriental. Ces Pygmées, qui parlent des langues oubanguiennes, vivent plus à l'ouest que les cultivateurs qui appartiennent au même groupe linguistique. Plutôt que d'une migration massive, il s'agit probablement d'un mouvement parti de la vallée supérieure de la Sanga et destiné à étendre progressivement vers l'ouest le territoire de chasse des Baka²⁴.

Les vastes mouvements d'expansion sont le signe d'une nouvelle répartition de la population. Ils s'accompagnent souvent d'une colonisation de zones antérieurement exploitées de façon plus extensive. Une des tendances les plus profondes et les plus durables de l'histoire de l'Afrique est cette progression inexorable des hommes gagnant en nombre toujours plus grand sur un espace toujours plus vaste et adaptant de mieux en mieux leur milieu naturel à leur mode de vie au lieu de se laisser déterminer et limiter par lui. Ainsi, l'expansion des peuples de langue bini dans la forêt de l'ouest du

22. L. Fouché, 1936, p. 134-136.

23. D. D. Cordell, 1972; E. Rossi, 1968.

24. J. M. C. Thomas, 1979.

Niger a commencé au début de l'ère chrétienne et n'a probablement pris fin qu'aux environs de 1200 avec le développement de la ville de Benin²⁵. Nous connaissons mal l'expansion des Igbo à l'est du bas Niger, mais nous savons qu'elle était déjà bien commencée vers 1800 (Igbo-Ukwu) et qu'elle a eu pour effet la mise en valeur de la forêt et, par conséquent, la transformation complète du paysage, ainsi qu'un accroissement sensible de la population. Alors que les cultivateurs de langue bini se sont simplement adaptés au milieu préexistant afin de le soumettre à une nouvelle forme d'exploitation, les cultivateurs igbo ont détruit l'environnement originel. Il est donc naturel que ces expansions se soient généralement faites à partir de régions relativement peuplées vers des terres qui l'étaient faiblement. Elles ont contribué à augmenter la densité de la population de chaque région du continent à mesure que s'accroissait la population générale de l'Afrique. On ne peut attribuer ces mouvements à la « surpopulation » que dans le sens très limité où certaines communautés, comme les *trekboer*, se sont étendues malgré leur faible densité parce qu'elles s'estimaient elles-mêmes trop nombreuses. La surpopulation est une mesure relative de la pression exercée sur la terre par les techniques d'exploitation en vigueur. Une nouvelle technique pouvait soulager cette pression, tout comme la régulation de la population ou l'émigration.

Les mouvements d'expansion ont dû se produire très tôt en Afrique. Les chasseurs et les cueilleurs ont été amenés à étendre leurs territoires, suivis par les communautés qui exploitaient leur milieu de façon plus intensive. Dans certains cas, les expansions avaient pour cause une lente détérioration des ressources entraînées par un changement de climat, le plus spectaculaire du genre étant le dessèchement du Sahara. L'archéologie de la Mauritanie montre comment ce phénomène a chassé peu à peu les cultivateurs de cette région vers le sud entre – 1500 et l'essor du royaume du Ghana vers 700²⁶.

Des expansions plus rapides comme celles des Fang, des Nzabi ou des Awlād Sulaymān sont attribuables à d'autres causes. Les Fang et les Nzabi ont été attirés par des routes et des centres commerciaux. Les Awlād Sulaymān ont quitté la Tripolitaine à la suite d'une défaite militaire; ils se sont dirigés vers le Tchad parce qu'ils savaient qu'une route commerciale y menait.

Les expansions des cultivateurs n'ont jamais eu pour cause une catastrophe comme une famine ou une épidémie. Lorsqu'ils subissaient une crise trop grave, ils ne pouvaient conserver leur mode de vie et leurs structures économiques, sociales et politiques s'effondraient. S'ils abandonnaient alors leur territoire, c'était pour émigrer en masse et en désordre. Il ne s'agissait donc pas d'une simple expansion. D'ailleurs ces cas semblent avoir été extrêmement rares.

Un peuple en expansion ne chassait pas nécessairement les autres peuples qu'il rencontrait sur son chemin. Souvent, il se mêlait à eux et de

25. P. J. Darling, 1979.

26. J. Devisse, 1982, p. 171-173.

nouvelles sociétés émergeaient. Les autochtones adoptaient alors la culture des nouveaux venus, comme dans le cas des Fang. Ou bien de cette fusion résultaient une société et une culture nouvelles. Ainsi, l'expansion des Mongo vers le sud a donné naissance à divers peuples, dont les fameux Kuba²⁷. Quand la fusion n'avait pas lieu, les autochtones devaient abandonner peu à peu leur territoire: c'est ce qui arriva aux chasseurs san et peut-être aussi aux éleveurs khoi devant l'expansion des groupes de langue bantou du Sud-Est (mais une partie des Khoi a peut-être été assimilée). Apparemment, il n'est presque jamais arrivé qu'un peuple chassé de son territoire envahît à son tour un territoire voisin. Les expansions ont fait peu de réfugiés parce que les communautés n'étaient généralement pas importantes.

Les diasporas

La diaspora est un mouvement de population discontinu qui a pour effet la fondation d'établissements séparés de la population mère. Toutes les diasporas sont liées au commerce ou à des pèlerinages, sauf peut-être celles des pasteurs fulbe, répandus dans toute l'Afrique occidentale. Les Fulbe n'ont pas rencontré de résistance parce que leur diaspora s'est limitée à des niches écologiques inoccupées dont les autres peuples ne tiraient que des ressources secondaires. En fait, il est préférable de considérer le déplacement des Fulbe comme une simple expansion comparable à celles des Turkana, des Nandi ou des Masai dans le nord du Kenya et en Tanzanie²⁸.

Le commerce est à l'origine des diasporas les plus typiques. Les établissements des Phéniciens, des Grecs et des Arabes sur la côte de la corne de l'Afrique, les places fortes des Européens et la colonie du Cap ont tous été fondés par des marchands étrangers venus d'outre-mer. Le commerce fluvial et la pêche ont joué un rôle important dans l'histoire des diasporas. L'histoire des Bobangui, entre 1750 et 1850, en est un exemple. Les habitants d'un grand village situé à l'embouchure de l'Oubangui fondèrent des établissements et des comptoirs tout le long du Zaïre jusqu'à l'embouchure du Kasai. Ils se mêlèrent à d'autres peuples et leur domination s'étendit pour former une nouvelle ethnie, les Bobangui²⁹. Les Swahili et leur culture se sont répandus de la même façon en Afrique orientale, des côtes de la Somalie et du Kenya jusqu'à l'île d'Ibo, au large du Mozambique, et aux Comores. Des Swahili se sont probablement établis au Moyen Âge dans le nord-est de Madagascar³⁰. Des diasporas ont également suivi les routes commerciales terrestres. Des marchands mande ont ainsi fondé des comptoirs jahanka entre le haut Niger et la côte du Sénégal, et des comptoirs jula (dyula) entre le haut Niger et la côte du pays Akan. Des marchands yarse de langue mossi ont organisé un réseau de comptoirs en pays Mossi.

27. J. Vansina, 1978.

28. Voir le chapitre 27.

29. R. Harms, 1981.

30. UNESCO, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chap. 18.

D'autres diasporas sont dues au pèlerinage annuel à La Mecque (*hāḍj̣ḍi*). Les pèlerins voyageaient le plus souvent seuls ou par petits groupes. Quand, pour une raison quelconque, ils ne pouvaient continuer leur voyage, ils s'établissaient là où ils avaient dû s'arrêter. C'est ainsi que les Takruriens, originaires d'Afrique occidentale, se sont établis au Soudan au XIX^e siècle, de la même façon que les *djallāba* (marchands) qui venaient en général de la région de Dongola, ont fondé des villages à proximité des routes commerciales qu'ils empruntaient. Les *marabtin bilbaraka* de Barqa descendaient pour la plupart de pèlerins d'Afrique du Nord.

Les peuples dispersés restaient en relation avec leur pays d'origine soit par le commerce, soit parce qu'ils vivaient près des routes suivies par les pèlerins. Dans certains cas, cette relation n'était plus directe ou pas très longtemps maintenue avec les liens d'origine. Par exemple, au XV^e siècle, les habitants de Sofala étaient en liaison plus étroite avec Kilwa qu'avec les villes situées plus au nord et ils n'entretenaient plus de rapports particuliers avec l'archipel de Lamu ou avec les îles Bajun, qui étaient au cœur du pays Swahili. C'était la conséquence de leur éloignement progressif. De même Cerné, sur la côte atlantique du Maroc, était une colonie de Carthage (et non de Tyr). Même les colonies européennes tendaient à se détacher de leur métropole pour nouer des relations commerciales avec d'autres colonies. Les colons du Cap se sentaient plus proches de l'empire hollandais des Indes orientales organisé autour de Batavia que de la Hollande, le Mozambique a dépendu directement de Goa pendant des siècles, tandis qu'après 1648, l'Angola devenait pratiquement une colonie brésilienne.

Les diasporas sont des mouvements de population très visibles; elles supposent l'existence de réseaux de communication étendus et se multiplient avec le développement des routes commerciales. Si certaines ont commencé bien avant 1500, la plupart de celles que nous connaissons en Afrique appartiennent à la période suivante et témoignent d'un nouvel aspect de la maîtrise de l'espace par l'homme. Elles ont eu lieu là où des populations bien établies commençaient à avoir des économies complémentaires ou à échanger des produits avec d'autres continents. Leur présence est un signe de la lutte humaine pour s'établir dans l'espace.

Les migrations de masse

Une migration de masse a lieu quand tout un peuple — hommes, femmes et enfants — emportant tout ce qu'il possède, abandonne sa terre et parcourt de longues distances en une ou plusieurs années. Ces gigantesques mouvements de population sont liés à de véritables catastrophes. La population migrante peut être très nombreuse. C'est ainsi qu'en 429, pressés par les Wisigoths, 80 000 Vandales seraient passés d'Espagne en Afrique à l'appel d'un gouverneur byzantin révolté. Mais cette migration résultait d'une redistribution générale de la population de l'Europe³¹. La plus grande invasion qu'a subie l'Afrique du Nord fut celle des Banū Hilāl

31. C. Courtois, 1955.

et des Banū Sulaym à partir de 1052. Elle serait due à une suite de sécheresses survenues en Arabie. Elle se poursuivit jusqu'aux environs de 1500, date à laquelle elle atteignit la Mauritanie. Avec les courants migratoires des Arabes vers le Soudan et le Tchad, elle modifia la carte culturelle de toute l'Afrique du Nord qui s'est entièrement arabisée³². Les véritables migrations de masse sont spectaculaires et leurs conséquences sont considérables ; il n'est donc pas étonnant qu'elles soient assez rares. Entre 1500 et 1800, la seule véritable migration de masse fut celle des Oromo, à laquelle il faut joindre les déplacements qu'elle provoqua chez d'autres peuples. Au XIX^e siècle, les seules migrations de masse furent celles des Nguni, migrations bien connues qui bouleversèrent l'Afrique, du Cap à Nyanza.

Les migrations de masse étaient des entreprises difficiles. Des éclaireurs devaient aller reconnaître le terrain. Il fallait approvisionner les migrants, qui ne pouvaient plus subvenir à leurs besoins de la même façon qu'avant le départ. La nécessité se faisait généralement ressentir d'une nouvelle organisation sociale et politique, qui était souvent de type militaire. Les migrants devaient donc s'adapter à de nouveaux milieux naturels, inventer de nouvelles formes économiques et sociales et ils étaient souvent amenés à se livrer à des coups de main et au pillage, même s'il s'agissait d'éleveurs se déplaçant avec leurs troupeaux. Les membres d'autres sociétés partiellement ou complètement désorganisées pouvaient se joindre aux migrants, dont le nombre augmentait ainsi progressivement. Les migrations pouvaient aussi se faire par à-coups, suscitant de graves affrontements et provoquant des mouvements de réfugiés, des migrations secondaires ou des expansions rapides. En bref, ces mouvements de population tiennent du cataclysme et bouleversent les relations de l'homme avec l'espace sur d'immenses étendues. Même quand la migration initiale se déroulait assez rapidement, les mouvements de population qu'elle provoquait pouvaient durer plus d'un siècle, jusqu'à la fixation des derniers réfugiés. Ainsi, la migration des Oromo commença peut-être vers 1530-1540, mais la région qu'ils traversèrent ne retrouva sa stabilité que vers 1700. Il est vrai que les grandes expansions duraient beaucoup plus longtemps encore.

Notre description s'applique aux cas les plus extrêmes. Dans les périodes plus anciennes et moins bien connues, il est souvent difficile de distinguer les migrations de masse des expansions rapides mais massives, en particulier lorsqu'il s'agit de pasteurs. C'est ainsi que la progression des Luo à travers de nombreux milieux différents pendant plusieurs siècles est souvent considérée comme une migration de masse. Elle était le fait de communautés entières, et provoqua de nombreux mouvements secondaires, bouleversant une vaste région, principalement à l'est du Nil blanc. D'autres déplacements importants du même genre se produisirent, à la même époque, dans le sud du Soudan et le nord de l'Ouganda. Pourtant, le déplacement des Luo dura très longtemps, peut-être cinq siècles, et ce que

32. UNESCO, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. III, chap. 4, 5, 15 et 16.

nous en savons³³ nous laisse penser qu'il s'agissait d'un courant migratoire plutôt que d'une migration de masse, les Luo se déplaçant généralement avec leurs troupeaux et s'arrêtant pour cultiver le sol. Certaines phases de la migration des Oromo présentent les mêmes caractères. Ces exemples montrent qu'une migration de masse ressemble parfois beaucoup à une expansion massive et qu'elle peut s'accompagner aussi de courants migratoires. Il y a cependant une grande différence entre les deux, fondée sur les capacités de production et la structure militarisée d'un vaste peuple en marche. Les processus ne sont pas identiques.

Courants migratoires et migrations de masse peuvent se combiner. Le déplacement des Luo fut dans l'ensemble une expansion; mais on peut considérer comme une migration de masse l'explosion soudaine des Luo du Kenya qui, au XVIII^e siècle, envahirent des régions très peuplées pour s'emparer de nouvelles terres par la force. Au contraire, le déplacement des Oromo prit d'abord la forme d'une migration de masse puis, à la fin du XVII^e siècle et surtout au début du XVIII^e siècle, il se transforma en expansion.

Comme les migrations de masse sont des bouleversements cataclysmiques, on les explique en général par des causes également cataclysmiques, par exemple par de brusques variations climatiques comme des sécheresses suivies de famines et d'épidémies. Mais elles n'ont pas toujours des causes de ce genre. La migration des Vandales, par exemple, est liée à d'autres migrations et à la chute de l'Empire romain, elle n'a pas été provoquée par une catastrophe naturelle. Certains auteurs ont expliqué par une surpopulation relative les migrations des Banū Hilāl et des Oromo et le *Mfecane*; mais jusqu'à maintenant, ils n'ont pas apporté beaucoup de preuves à l'appui de leur hypothèse. Celles qu'ils donnent viennent en fait de ce qu'ils soutiennent que les migrations de masse avaient toutes pour cause une brusque diminution des ressources par rapport au nombre des hommes. Un tel raisonnement n'est pas valable parce que, s'il est vrai que le *mécanisme* des migrations redistribue les hommes dans l'espace, leur *cause* peut varier. La pression démographique n'est qu'une des causes possibles. Ainsi, qu'une pression démographique se soit exercée ou non sur les Oromo, c'est la destruction réciproque des royaumes chrétien et musulman qui a déclenché, sinon la migration des Oromo elle-même, du moins la direction qu'elle a prise³⁴. Des archéologues essaient d'établir que la population s'était accrue dans les régions d'où le *Mfecane* est parti. Mais l'accroissement démographique ne suffit pas à expliquer ce soulèvement de la population. Il faudrait le relier à ce qu'on sait de la prédominance que les chefs militaires avaient acquise et aux mouvements de population qui semblent avoir précédé le *Mfecane* au Zimbabwe³⁵. La pression démographique fut peut-être un facteur de toutes les migrations de masse — ne serait-ce qu'en raison du nombre

33. Voir le chapitre 26.

34. Voir le chapitre 24.

35. UNESCO, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. VI, chap. 4, 5, 7 et 9 et vol. V, chap. 22. Voir également, D. N. Beach, 1980a, p. 320.

même des migrants — mais elle ne fut dans aucun cas la cause unique d'une migration.

Les migrations de bandes

La migration de bandes, toujours armées, met en jeu des effectifs relativement peu nombreux, surtout des hommes jeunes, ne représentant qu'une fraction de la population. Ses conséquences, si spectaculaires soient-elles, sont moins graves que celles des migrations de masse et moins durables que celles des grands courants migratoires. En général, des bandes de guerriers partaient à la conquête de nouveaux territoires, parfois, mais non nécessairement, sous la conduite d'un chef unique. Dans le cas des Zimba, Santos parle du chef d'un petit *kraal* qui, avide de gloire, «résolus de quitter son pays à la tête d'une bande armée dans l'intention de détruire, de piller et de festoyer...³⁶». Les bandes jaga n'ont peut-être pas eu de chef unique. Celles des Tyokosi étaient composées de mercenaires³⁷. Dans certains cas (Jaga et Zimba, par exemple), les bandes ont fini par se disperser après avoir été vaincues; dans d'autres cas (Mane, Tyokosi, Imbangala), elles ont réussi à fonder une chefferie ou un royaume.

Les bandes pouvaient commettre de grands ravages mais leurs migrations, moins importantes que les migrations de masse, causaient moins de désordre, provoquaient moins de migrations secondaires et s'amplifiaient moins par l'incorporation de migrants étrangers. Elles duraient moins longtemps que les autres mouvements de population dont nous avons parlé jusqu'ici. Dans la plupart des cas, elles tenaient principalement à des causes attractives, mais les causes répulsives ont parfois joué un rôle au moins aussi important, par exemple l'expansion des *trekboer* qui a poussé des Korana et Gonaqua à émigrer vers les fleuves Orange et Caledon³⁸. Les migrations de bandes résultaient parfois de la formation d'un État (les Zimba et le Maravi, les Tyokosi et l'Ashanti) ou de l'extension de relations commerciales dont les migrants désiraient tirer profit (cas des Jaga). Il est possible, mais cela n'est pas vraiment prouvé, que la surpopulation ait joué un rôle à la suite d'une sécheresse subite ou d'une autre calamité du même genre dans la région d'origine des migrants (cas des Imbangala). Une des principales difficultés que posent les migrations de bandes est de savoir si elles faisaient ou non partie d'une migration de masse. Ainsi, l'invasion du Zimbabwe par les Ndebele et celle de la Zambie par les Kololo³⁹ font partie d'un soulèvement de masse, le *Mfecane*. Et il n'est pas absolument certain que les migrations des bandes jaga et imbangala aient été, comme tous les historiens le croient, des mouvements de population isolés, ou bien des migrations de masse, ou encore qu'elles aient fait partie de mouvements de plus grande ampleur.

36. M. D. D. Newitt, 1982, p. 156.

37. Voir les chapitres 12 et 14.

38. Voir le chapitre 23.

39. UNESCO, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. VI, chap. 5.

Le cas des Imbangala est intéressant. Des bandes se formèrent près du fleuve Kwango, peut-être à la suite de changements survenus à l'intérieur de l'État du Lunda, alors en pleine expansion. À ces bandes se mêlèrent des marginaux venus des États d'Ovimbundu et de Mbundu. Les Imbangala se livrèrent au pillage pendant plusieurs années en tant qu'alliés des Portugais qui se taillaient une colonie en Angola. Ils s'établirent vers 1620, juste assez loin des Portugais pour être hors de leur portée, près du Kwango, chassant la population de la région qui émigra jusqu'au Kasai. La région où se formèrent les premières bandes imbangala n'était pas surpeuplée. Leur migration ne modifia pas le rapport entre le nombre des hommes et la quantité des ressources entre le Cuanza et le Kasai. Mais elle aboutit à la formation d'un État, le royaume du Kasanje, qui devint le principal centre de rassemblement des esclaves exportés de l'intérieur de l'Afrique vers Luanda. Dans le cas des Imbangala, donc, il ne s'agit de rien de plus que d'une réorganisation des structures sociopolitiques et du commerce⁴⁰.

Les migrations d'élites

Les traditions orales qui racontent la fondation des États se réfèrent volontiers à des migrations d'élites : le premier roi est un étranger, souvent un chasseur ; il est venu d'ailleurs, seul ou avec quelques compagnons ; ce déplacement est le fait d'un nombre insignifiant de personnes et, pourtant, il a d'immenses conséquences sociales et culturelles. Au Malawi, par exemple, on attribuait la fondation de l'État du Maravi au clan des Phiri dont les ancêtres étaient venus, disait-on, du pays Luba, situé très loin au Shaba, tandis que le royaume et les chefferies du Nord auraient été fondés par divers étrangers prestigieux et apparentés, les Ngulube⁴¹.

Certains de ces récits sont probablement dénués de fondement réel et ne font qu'exprimer l'idée générale selon laquelle le roi doit être d'origine étrangère parce que c'est un être à part, enveloppé d'une aura de mystère et de sacré. Le fondateur de la monarchie ne peut donc que venir du pays qui passe pour le plus prestigieux ou, au contraire, pour le plus éloigné de la civilisation locale. D'autres récits, cependant, reposent sur un fond de vérité. Par exemple, un récit kuba rapporte qu'un Bushoong exilé, Shyaam a Mbul a Ngoong, revint dans son pays par l'ouest et unifia des chefferies rivales en un royaume. Ce récit atteste que le Kuba a pour le moins subi des influences de l'Ouest. On a pu démontrer l'existence de ces influences sur le plan linguistique et d'un rayonnement ultérieur à partir de la cour royale. Il semble donc qu'une domination culturelle se soit exercée sur le Kuba⁴². En revanche, il est peu probable que l'arrivée d'une seule personne et encore moins le retour d'un exilé aient suffi à établir cette domination.

40. J. C. Miller, 1976; J. Vansina, 1966a.

41. Voir le chapitre 21.

42. J. Vansina, 1978, p. 59-65 et 187.

Si l'on peut négliger les migrations d'élites dans une étude des mouvements de population, elles peuvent offrir un intérêt considérable pour une étude du développement des formations socioculturelles, en particulier des États. Elles ne modifient pas le rapport entre une population et ses ressources dans un espace déterminé, mais quand elles ont pour effet la transformation de la hiérarchie sociale, elles conduisent à une redistribution des ressources et, par conséquent, à une nouvelle répartition spatiale de la population. On se reportera donc, pour un examen détaillé de la question, au chapitre 2.

Les sources de l'histoire des mouvements de population

Les principales sources de l'histoire des mouvements de population sont, en Afrique, des traditions orales, des faits linguistiques, des documents archéologiques et des textes. Mais leur exploitation présente des difficultés. Des données mal interprétées ont parfois conduit à inventer des migrations qui n'ont jamais existé. Il convient donc de dire un mot sur ces sources avant de présenter les principaux mouvements de population de la période 1500-1800.

Les traditions orales ne peuvent garder le souvenir d'une longue expansion parce qu'elle n'a que si peu modifié la vie quotidienne et qu'elle s'est déroulée si lentement que la population en a à peine pris conscience. Par conséquent, une tradition est suspecte lorsqu'elle prétend qu'un mouvement ayant les caractères d'une expansion a conduit toute une population d'un endroit déterminé à un autre. Aucune tradition orale ne peut embrasser l'ensemble d'une migration de masse, car c'est un événement qui se déroule à une trop grande échelle. Les traditions ne peuvent en rapporter que des épisodes. Elles ont d'ailleurs tendance à confondre les migrations de masse avec les migrations de bandes qui, elles, restent dans la mémoire populaire parce que, tout en étant également spectaculaires, elles se déroulent dans un espace limité. On se souvient souvent en partie de l'expansion des diasporas : les habitants d'un village savent de quels autres villages sont successivement venus leurs ancêtres. Enfin, on se rappelle généralement avec précision les migrations d'élites : la tradition orale rapporte, par exemple, les déplacements que la famille qui régna sur le Mangbetu avait effectués pendant deux siècles avant de fonder ce royaume⁴³.

Mais le chercheur risque de se tromper s'il oublie que les traditions sont des idéologies et traduisent une cosmologie. Si un peuple croit que toutes choses proviennent d'un lieu unique, il croira évidemment qu'une migration l'a mené de ce lieu originel vers celui qu'il occupe actuellement. L'existence d'un paradis implique celle d'une migration originelle. Les Kuba, par exemple, prétendent être venus des régions d'aval et être sortis d'un océan ;

43. C. Keim, 1979; Colonel Bertrand, s. d..

les Fang et les Komo se croient originaires d'un endroit situé en aval ou en amont de tel fleuve, aux limites du monde qu'ils connaissent. Tous ces peuples s'orientent en effet d'après le sens d'un cours d'eau; ils ne peuvent donc décrire leurs déplacements que par rapport à ce système d'orientation. Leurs traditions relatives à des migrations n'ont aucun fondement historique, excepté celles qui se réfèrent aux plus récentes migrations de masse ou d'élites quand elles mentionnent des sites proches et connus⁴⁴.

Des thèmes très répandus comme celui de la fondation d'un royaume par un chasseur étranger s'expliquent également par des raisons idéologiques. On rencontre ce thème chez les Igala du bas Niger, dans les royaumes de la savane méridionale et de la région des Grands Lacs, dans le royaume du Shambaa en Tanzanie, ou encore dans l'État du Fipa entre les lacs Tanganyika et Rukwa. C'est un stéréotype, qui s'apparente à un autre thème, propre au Sahel du Sud entre l'Atlantique et le Nil, celui du guerrier étranger qui tue un serpent pour en délivrer le peuple (exploit comparable à la victoire de saint Georges sur le dragon). Tous ces récits ne reflètent pas la migration d'une élite, mais l'idéologie d'un État⁴⁵. Cependant, comme il est possible que cet État ait effectivement été fondé par un étranger ou par un petit groupe d'étrangers, il faut essayer de vérifier le fondement de ces récits en tenant compte de leur signification symbolique précise et de leur valeur idéologique. Nous savons par exemple que les rois du Rwanda ne sont pas descendus du ciel, mais des indices linguistiques les relient aux princes de Nkole. De même, nous savons que le premier roi du Burundi, Ntare le Hirsute, n'est pas sorti de la brousse ou de la forêt, mais l'examen des traditions ne nous permet pas de savoir avec certitude s'il était ou non d'origine étrangère⁴⁶.

En interprétant les traditions, on commet souvent aussi l'erreur qui consiste à prendre la partie pour le tout. Les traditions relatives à l'origine des Kamba, des Meru et des Kikuyu du Kenya semblent avoir, dans chacun des cas, étendu à toute la population ce qui n'est peut-être vrai que pour une petite partie de celle-ci⁴⁷. Il en va de même pour le Royaume mang-betu: après sa création, vers 1800, son fondateur établit et imposa une nouvelle généalogie et donna au royaume un nom qui avait probablement appartenu à l'un de ses propres ancêtres.

D'une manière générale, les traditions orales relatives à l'origine d'un peuple sont d'autant plus suspectes qu'elles contiennent en grand nombre certains thèmes stéréotypés, qui se retrouvent même dans l'histoire des clans, des lignages, des villages ou des familles. La présence de ces thèmes nous aide donc à déterminer dans quelle mesure une tradition constitue une source d'informations sûre.

44. J. Vansina, 1978, p. 39-40; C. Chamberlin, 1977, p. 26-34. On notera la relation qui existe entre l'eau stagnante et le système d'orientation des Fang fondé sur le sens des cours d'eau.

45. J. S. Boston, 1969; S. Feierman, 1974, p. 70-90; J. R. Willis, 1981, p. 10-44; T. Reefe, 1981, p. 23-40; E. Mworoha, 1977, p. 96-105.

46. J. P. Chrétien, 1981*a*.

47. B. A. Ogot, 1967, p. 106-261; G. Muriuki, 1974; J. A. Fadiman, 1973; K. Jackson, 1978.

On a souvent recours à la linguistique, mais les faits de langage sont plus difficiles à interpréter que les traditions dans les nombreux cas où les explications linguistiques ne sont pas les seules possibles. La règle générale est que, lorsque deux populations de langues différentes se mêlent, la population la plus importante finit par imposer sa langue à l'autre. C'est pourquoi aussi bien une migration qu'une expansion massives conduisent généralement à la diffusion de la langue de la population en mouvement. En revanche, quand à la suite d'une diaspora ou d'une migration de bandes, un groupe restreint entre en contact avec une population autochtone plus nombreuse, c'est lui qui abandonne sa langue. La plupart des exceptions que semble comporter cette règle ne sont qu'apparentes. Une population conserve sa langue après une diaspora quand elle est assez dense et qu'elle reste en relation avec son pays d'origine, mais il n'est pas rare qu'elle apprenne en outre la langue des autochtones. Les bandes migrantes conservent, elles aussi, leur langue quand elles ne se mêlent pas à d'autres peuples. Ce fut le cas des Tyokosi et des Mende de Sierra Leone. En revanche, les bandes imbangala ont abandonné leur langue parce qu'elle avait disparu dans leur région d'origine.

Cependant, la règle de l'assimilation linguistique par la population la plus nombreuse comporte aussi de véritables exceptions, qui s'expliquent par le prestige qu'avait dans certains cas la langue minoritaire. Les langues ndebele et kololo ont respectivement survécu au Zimbabwe et en Zambie, après la conquête de ces pays, non seulement parce qu'elles étaient celles des conquérants mais surtout parce que, peu après la conquête, on a commencé à les écrire et à les enseigner dans les écoles. Autrement, elles auraient été absorbées par les langues majoritaires, le shona et le luyi, de la même façon que le français fit place à l'anglais à la cour d'Angleterre plusieurs siècles après la conquête normande.

Une deuxième règle fondamentale est que la langue absorbée laisse toujours des traces dans celle qui l'absorbe : mots d'emprunt, locutions (calques), noms propres, particularités morphologiques et syntaxiques. L'étude de ces traces peut nous renseigner sur les relations entre les populations. Citons, à titre d'exemple, l'influence du khoi et du san sur les langues bantu du sud-est de l'Afrique, la très forte influence du kikongo sur une langue issue de la diaspora d'un groupe d'origine septentrionale, le bobangi, ou encore les emprunts du kiswahili à des langues étrangères⁴⁸.

La linguistique permet même de distinguer les différents types de mouvements de population. Les diasporas sont les plus faciles à identifier parce qu'elles aboutissent à des situations de plurilinguisme prolongées et, parfois, à la formation de créoles. L'afrikaans est un créole comme le montrent les modifications considérables de la morphologie et de la syntaxe et les rapports lexicaux du malais, du portugais, du bantu et du khoi (ou du san). Le bobangi est un créole formé de langues bantu étroitement apparentées. Les langues issues d'une diaspora se caractérisent par la simplifi-

48. R. Anttila, 1972; T. Bynon, 1977; W. P. Lehmann, 1962; A. Meillet, 1925.

cation de la grammaire et par l'origine multiple du lexique. Les expansions donnent lieu à beaucoup moins d'emprunts linguistiques sauf dans les cas où elles mettent en contact des populations d'égale importance numérique. Les langues qui en résultent conservent les principaux toponymes des langues qu'elles absorbent, et leur font quelques emprunts. Les expansions, contrairement aux migrations de masse, aboutissent à une répartition des langues qui, sur une plus grande étendue que celle où s'est déroulé le déplacement, correspond assez bien aux relations de parenté supposées entre les communautés. Par exemple, si l'on pense que les Fang et les groupes voisins qui leur étaient apparentés n'ont pas émigré en masse, c'est notamment parce que leur zone linguistique est contiguë à d'autres zones. Mais le fait qu'elle divise les langues en deux zones inégales donne à croire qu'ils ont précipité leur déplacement. Une population qui émigre en masse, comme le firent les Oromo, impose sa langue dans des régions qui se répartissent très irrégulièrement, mais qui peuvent cependant former une zone unique ou, du moins, une zone principale. Cette répartition ne correspond que dans une faible mesure aux relations de parenté. On remarque de nombreux emprunts dans les langues des communautés qui se sont jointes aux migrants. Les migrations de masse produisent souvent des mélanges entre plus de deux langues. C'est pourquoi nous considérons comme improbable une migration massive des Langi dont la langue, le *luo*, n'a subi l'influence que d'une seule autre langue, le *karimojong*⁴⁹. La prédominance du *luo* indique que ceux qui parlaient cette langue étaient les plus nombreux au moment du mélange, fait qui n'est pas reflété par les traditions orales. Une bande migrante, lorsqu'elle est assez nombreuse, impose sa langue dans la région où elle s'établit et, dans les régions qu'elle ne fait que traverser, laisse des traces dans les langues qui ne sont pas trop proches de la sienne. Le *jaga* et le *zimba*, contrairement au *mane*, à l'*imbangala* et à d'autres, n'ont laissé aucune trace.

La principale difficulté que pose l'utilisation de la linguistique est qu'à moins d'étudier en détail les emprunts suivant la méthode « des mots et des choses » (*Worter und Sache*), on ne peut savoir s'il faut les attribuer à d'autres causes que les mouvements de population : relations commerciales, influence de la langue officielle d'un État ou de la langue parlée par une famille régnante (*kuba* par exemple), ou encore prestige d'une langue religieuse. On a rarement étudié en détail les langues africaines du point de vue qui nous intéresse ici ; il est certain qu'une telle étude présenterait de grandes difficultés, mais elle pourrait donner des résultats précieux. Il est urgent d'organiser un vaste programme de recherches dans ce domaine.

On a souvent affirmé l'existence d'expansions ou de migrations en s'appuyant sur l'archéologie après la découverte, en divers endroits, d'éléments de la culture matérielle (objets) ou de coutumes très semblables ou identiques (par exemple l'incinération matérialisée par des urnes funéraires). Ces affirmations présupposent le raisonnement suivant : il est improbable que des

49. J. Tosh, 1978, p. 17-34.

éléments semblables, en particulier dans la fabrication et la décoration des objets, aient été inventés de manière indépendante en divers endroits ; il faut donc que ces éléments aient été diffusés. Quand il s'agit par exemple des coutumes funéraires ou de la poterie, on explique la diffusion par une migration. Cependant, les archéologues se sont éloignés de cette théorie⁵⁰ dans la mesure où ils se sont aperçus que les inventions indépendantes étaient plus fréquentes qu'ils ne le croyaient et que la diffusion peut se faire par bien d'autres voies que par celle des migrations.

Les mouvements de population n'en sont pas moins, semble-t-il, à l'origine de nombreuses diffusions. Il est difficile, par exemple, de ne pas supposer l'existence d'un mouvement de population quand on constate qu'un style nouveau de poterie s'est uniformément répandu dans plusieurs régions qui se caractérisaient auparavant par des styles nettement différents. C'est pour cette raison qu'on pense qu'une migration ou une expansion s'est produite, vers l'an 1000, de l'Afrique du Sud-Est vers le Zimbabwe. La réalité de ce mouvement de population supposé, appelé le *kutama*, semble confirmée autant qu'elle peut l'être par l'archéologie⁵¹. Il est pourtant concevable — quoique peu probable — que le nouveau style se soit répandu à la faveur d'une mode, sans mouvement de population.

Il y a malheureusement beaucoup d'autres cas douteux. Quand on introduit dans l'histoire de la poterie trop de styles de transition, non seulement la différence entre les styles consécutifs s'efface, mais encore il n'est plus légitime d'attribuer les innovations à des migrations. On se retrouve devant les résultats d'une analyse et non devant l'interprétation des phénomènes eux-mêmes. Des erreurs de ce genre dans l'analyse des données archéologiques ont été commises dans l'étude de certains sites, comme celui de Zimbabwe.

Certains auteurs concluent encore à l'existence de migrations en se fondant sur la répartition de caractéristiques ethnographiques. Cette méthode, autrefois en vogue, a maintenant perdu tout crédit. Il est tout à fait déraisonnable, par exemple, de croire que les Fang sont venus par migration de l'Oubangui pour la raison qu'ils connaissaient l'arbalète comme certains peuples de cette région. Ou de croire, à cause de la forme de leurs chapeaux, de leurs coiffures de guerre ou de leurs hauts-fourneaux, que les Beti du Cameroun sont venus du nord⁵². Les caractéristiques ethnographiques peuvent se répandre sans mouvement de population. Leurs similitudes peuvent être dues au hasard ou à des inventions indépendantes les unes des autres. Elles ne prouvent rien quand elles ne s'accompagnent pas de similitudes linguistiques, et même s'il y a eu diffusion, il reste à prouver qu'elle est due à un mouvement de population.

L'élaboration de thèses générales à partir de données disparates peut aussi engendrer des erreurs grossières. Un exemple parmi les plus connus est celui des prétendues migrations des Fang. On a cru que les Fang, les

50. W. Y. Adams *et al.*, 1978.

51. T. N. Huffman, 1978.

52. P. Laburthe-Tolra, 1981, p. 61-65.

Bulu, les Beti et les Ntumu étaient tous venus du nord, qu'ils avaient traversé la Sanaga ensemble, ou séparément pour ce qui est des Bulu, et que, fuyant des agresseurs, ils s'étaient établis dans un milieu naturel qui leur était inconnu, la forêt humide⁵³. Mais cette thèse se fondait sur un amalgame de traditions disparates qui, pour une grande part, étaient l'expression d'une cosmologie. Rien ne prouve que les Fang soient originaires d'une autre région que celles des sources de la Comoé, du Ntem et de l'Ivindo. Les déplacements qu'ils ont effectués après 1840 environ n'avaient pas le caractère d'une migration de masse; il s'agissait d'une expansion rapide⁵⁴, et ce mouvement n'avait aucun rapport avec ceux qu'on attribue aux Bulu, aux Beti et aux Ntumu.

La migration des bandes jaga pose un problème particulièrement difficile. Elle aurait eu lieu en 1568. Elle a été rapportée pour la première fois en 1591 d'après le témoignage d'un Portugais qui était arrivé dans la région plusieurs années plus tard et qui l'avait quittée en 1583. De nombreux auteurs ont examiné la question. Certains d'entre eux sont aujourd'hui convaincus que les Jaga n'ont jamais existé. La thèse la plus radicale est que les Portugais ont inventé cette migration afin d'intervenir dans les affaires du royaume du Kongo à l'occasion d'une querelle de succession⁵⁵. D'autres auteurs maintiennent que des immigrants ont pénétré au Kongo en 1568, mais ils pensent que la plupart des Jaga ont été des paysans du Kongo qui s'étaient révoltés⁵⁶. Le débat ne sera peut-être jamais clos.

Les principaux mouvements de population de 1500 à 1800

Une partie seulement de l'Afrique a connu, du XVI^e au XVIII^e siècle, de grandes redistributions de population aboutissant à la formation de sociétés et de cultures nouvelles. Il s'agit, d'une part, de la région de la corne de l'Afrique située au sud de l'Abbay, ou Nil bleu supérieur, et correspondant à peu près à la Somalie et au nord du Kenya, et, d'autre part, de la zone située à l'est du Nil blanc, au nord du lac Nyanza et au sud du Sobat. Plusieurs mouvements de population se sont produits dans ces régions. Le plus spectaculaire fut l'émigration des Oromo en Éthiopie vers 1535. D'autres groupes oromo ont émigré ou se sont étendus vers le sud jusqu'au fleuve Tana et même jusque dans l'arrière-pays des villes côtières. À compter du début du XVI^e siècle, les Somali ont connu de vastes mouvements d'expansion. Ces mouvements n'ont guère été étudiés et sont par conséquent mal connus. Il est vrai que leur étude est compliquée par les vicissitudes du combat titanesque qui a opposé l'Éthiopie et l'émirat d'Aḥmad Grañ: vers

53. P. Alexandre (1965) est le dernier tenant de cette thèse. Voir aussi H. Ngoa, 1981.

54. C. Chamberlin, 1978.

55. F. Bontinck, 1980; J. C. Miller, 1973 et 1976.

56. J. K. Thornton, 1978; A. Wilson, 1979.

1700, toute une partie de l'Éthiopie était sous la domination des Oromo, les chrétiens et les musulmans avaient perdu tout pouvoir dans le Sud-Est, les Somali et les Oromo se disputaient les bonnes terres jusqu'au Tana, tandis que la population sédentaire, numériquement moins importante qu'eux, était chassée du Shungwaya, région côtière limitée au sud par la frontière entre la Somalie et le Kenya. Ces groupes, les ancêtres des Miji-Kenda, s'établirent dans de gros villages fortifiés (les *kaya*), à l'arrière des principales villes portuaires du Kenya⁵⁷.

Plus à l'ouest, les mouvements de population avaient commencé beaucoup plus tôt, peut-être vers l'an 1000, avec la « migration » des Luo le long du Nil blanc. Nous ne possédons pas de renseignements sûrs concernant ce qui s'est passé auparavant à l'est du Nil. Mais il est certain qu'un grand nombre de communautés s'est déplacé, notamment le groupe appelé Karamojong, et plus à l'est, les Turkana, ainsi que des Nilotes du Sud tels les Nandi et les Masai. Tous ces peuples, sauf les Luo, pratiquaient essentiellement l'élevage comme les Oromo et les Somali. Ils étaient tous à la recherche de terres « libres », c'est-à-dire ayant une densité de population relativement faible, qu'ils exploitaient de façon plus intensive que les chasseurs-cueilleurs ou que les éleveurs qui les avaient d'abord occupés⁵⁸. Leurs déplacements dépendaient dans une large mesure des conditions naturelles. Les Luo avaient besoin de terres bien arrosées, les Karamojong recherchaient des pluies plus abondantes que les Nilotes du Sud et les Masai qui, eux-mêmes, ne pouvaient vivre dans des régions aussi sèches que les nomades éleveurs de chameaux, les Somali et les Oromo méridionaux. Ces derniers, qui élevaient des bovins dans leur pays d'origine, ont pu occuper de nouvelles terres en devenant éleveurs de chameaux. Ce cas d'un groupe qui a changé de mode de vie est exceptionnel. En général, chaque population se caractérisait par l'exploitation des ressources propres à un milieu déterminé et par une organisation défensive qui reposait sur une division en classes d'âge. Elle s'efforçait en outre d'occuper un territoire aussi grand que possible. Toutefois dans certains cas, à la fin des expansions, des conflits armés ont opposé des communautés qui avaient le même type d'économie : ainsi les Luo du Kenya se sont emparés des terres de leurs voisins au XVIII^e siècle et différents groupes masai se sont disputés des terres au XIX^e siècle. Ces conflits s'expliquent manifestement par une trop forte pression démographique.

Ces mouvements de population se rattachent, au moins jusqu'au XVIII^e siècle, à l'histoire de l'occupation des terres marginales. Les terres les mieux arrosées, en bordure du Nil, furent originellement occupées par des cultivateurs qui pratiquaient aussi l'élevage. Ils repoussèrent tous les nouveaux arrivants. Ceux-ci, établis sur de moins bonnes terres, cherchèrent à en accroître l'étendue. Ils entrèrent de plus en plus souvent en concurrence les uns avec les autres à mesure que leur nombre augmentait. Cette mobilité fait ressortir la stabilité qui prévalait à la même époque dans

57. Voir les chapitres 24 et 25. Voir aussi T. T. Spear, 1978.

58. Voir les chapitres 26 et 27.

la plus grande partie du continent. En effet, presque partout, de vastes régions étaient occupées par des peuples dont l'économie était adaptée au milieu naturel et à la densité de la population. Sur l'ensemble du continent, l'homme avait maîtrisé l'espace, sauf dans les terres marginales où le combat se poursuivait.

L'hypothèse a été émise que la sécheresse avait joué un rôle primordial dans les mouvements de population du nord-est de l'Afrique⁵⁹. Il est vrai que le climat africain est devenu plus sec, en corrélation avec une petite ère glaciaire qui aurait duré de 1450 à 1750. Le Sahel occidental a également connu la sécheresse à cette époque. L'effondrement du Songhay, ensuite occupé sans grand succès par les Marocains⁶⁰, eut pour conséquence la considérable expansion qui conduisit les Touareg au sud de la boucle du Niger où ils se heurtèrent aux Fulbe. Mais ces déplacements n'eurent pas la même étendue que ceux du nord-est de l'Afrique. Même la progression des Maures ou l'évacuation de la région de l'Air par les Hawsa du Gobir qui se retirèrent vers le sud, bien qu'elles puissent être attribuées à l'aridité, ne s'en déroulèrent pas moins comme des déplacements réguliers de frontières culturelles et ethniques en rapport avec une variation des limites climatiques. Les hommes conservaient la maîtrise de leur espace. Les grands mouvements de population déclenchés par les Banū Hilāl, les Banū Sulaym et d'autres groupes arabes au Soudan et au Tchad avaient pris fin. Même les conditions climatiques défavorables entre 1600 et 1750 n'ont pas changé, dans son ensemble, le mode d'occupation du sol, exploité de façon extensive. La sécheresse, pas plus que l'effondrement du puissant Empire éthiopien, ne suffisent donc probablement pas à expliquer la mobilité générale de la population dans le nord-est de l'Afrique. Ce qui nous paraît fondamental, ce sont plutôt les tensions qui existaient entre, d'une part, des régions où la population était relativement dense, comme le cœur du pays Oromo et peut-être les montagnes de l'Éthiopie méridionale du côté du Nil, et, d'autre part, des régions moins peuplées comme le nord de l'Ouganda et du Kenya et les rifts du Kenya et de la Tanzanie. En 1700, ces dernières régions avaient été occupées par de nouvelles communautés qui, par leur système économique et leur organisation sociale, pouvaient atteindre une densité relativement élevée.

Ailleurs, les mouvements de population étaient beaucoup moins importants. À l'extrême sud de l'Afrique, les *trekboer* colonisaient le veld de Karroo, chassant ou massacrant les éleveurs de cette région et, en Namibie, les Herero et les Namib s'étendaient au détriment des autochtones san et dama. Les bords du Kalahari se peuplaient, comme les terres arides du nord de l'Ouganda et du nord du Kenya. Mais au sud-est, un déséquilibre considérable commençait à se manifester : en effet, la population de cette région s'accroissait trop par rapport à ses ressources. Les premiers signes d'instabilité furent peut-être les déplacements des Tonga vers le nord, en direction du sud-est du Zimbabwe, et les migrations de bandes

59. Voir le chapitre 26.

60. Voir les chapitres 11 et 16.

de pillards au Zimbabwe même. À la même époque, le sud du Zimbabwe cessa de recevoir des communautés venues du nord, où les terres étaient meilleures⁶¹. Au XIX^e siècle, le premier grand mouvement de population partit de là.

Durant toute la période qui nous intéresse, dans la forêt humide d'Afrique centrale et dans la savane de l'actuelle République centrafricaine, des populations se déplaçaient en masse, mais lentement, pour maintenir un juste rapport entre le nombre des hommes et la quantité des ressources. Nous avons parlé du courant migratoire des groupes mongo qui, partant de centres fortement peuplés proches de l'équateur, se dirigèrent vers le sud. L'immigration a entraîné la formation du Royaume kuba et celle de puissantes chefferies situées au nord du Kasai inférieur. Plus à l'est, des groupes de langue mongo se sont établis dans des parties faiblement peuplées de la savane. Divers centres de peuplement assez dense se sont constitués çà et là entre le Zaïre et l'Oubangui. Une population comme celle des Ngbandi de la vallée de l'Oubangui pouvait alors encore s'étendre vers le sud au-delà du fleuve. Mais au XVIII^e siècle, apparurent des signes de surpopulation relative et la seconde moitié du siècle vit la naissance d'un nouveau peuple, les Zande. Ils s'étendirent rapidement à l'est vers le Nil, en fondant successivement plusieurs chefferies. Dans les prairies de l'actuelle République centrafricaine et du Cameroun, des cultivateurs, notamment les Gbaya et les Banda, se déplaçaient lentement, mais c'est un mouvement sur lequel nos connaissances sont encore très limitées⁶². Dans l'ouest de la forêt humide d'Afrique centrale, un courant migratoire constant menait la population de la région du confluent du Mbam et de la Sanaga vers des régions moins peuplées, au sud et peut-être aussi à l'ouest, tandis que, partant d'un petit centre de peuplement de Guinée équatoriale, d'autres communautés se dirigeaient vers le nord⁶³.

Comme, dans leurs déplacements, les différentes populations tenaient toujours compte de leur propre densité et de celle des populations voisines, de petits courants migratoires se sont produits presque partout, même en Afrique de l'Ouest et du Nord, ainsi qu'on le voit dans les chapitres traitant de l'histoire de chaque région. Ces expansions se déroulaient dans un ordre plus grand que celui des migrations de masse, ce qui est le signe d'une véritable stabilité.

La plupart des petits mouvements de population se rattachaient à la formation ou à la chute d'un État. En Afrique occidentale, le démantèlement de l'État jolof, vers 1520, n'en a peut-être provoqué aucun, mais c'est le déclin de l'empire du Mali qui semble avoir poussé les Soso (Susu), les Baga et les Nalu à quitter le Fouta-Djalon et les Mane à émigrer par bandes au Liberia et en Sierra Leone, qu'ils ravagèrent en partie avant d'y fonder de nouvelles chefferies et d'y donner naissance à de nouvelles cultures. C'est là l'origine des Mandé, par exemple. Le développement des États mossi n'est

61. Voir le chapitre 23.

62. Voir le chapitre 18.

63. D. Birmingham et P. Martin, 1983; P. Burnham, 1975 et 1980, p. 10-39.

sans doute pas étranger à l'établissement des Dogon, venus du sud, sur les falaises de Bandiagara, ni à la fondation, plus au sud, de Gonja par des bandes mande. La formation de l'État ashanti amena les Akwamu de la région de la Volta à se déplacer sur une faible distance et, conséquence plus importante, des groupes baoulé et agni à s'étendre vers le sud-est⁶⁴. Les bandes de guerre tyokosi, qui devaient s'établir dans le nord du Togo, comprenaient des hommes de l'Ashanti et du Mande et faisaient la guerre pour le compte d'un des royaumes mossi.

En Afrique centrale, les mouvements que nous connaissons sont moins nombreux. L'expansion de l'empire du Lunda, puis celle du royaume yaka du Kwango provoquèrent la migration de bandes armées, dont les plus connues sont celle du Lunda méridional et celle qui fonda le royaume du Kazembe. Plusieurs communautés, qui vivent aujourd'hui près du 5^e parallèle sud entre le Kwango et le Kasai, ont commencé avant le XIX^e siècle à se déplacer vers cette région, peut-être à la suite d'incursions des Yaka et des Lunda, peut-être aussi parce que les terres y étaient meilleures et les pluies plus régulières que dans leur pays d'origine⁶⁵. Au Malawi, des bandes armées se mirent en mouvement de façon spectaculaire après la création des États maravi et lunda vers 1600⁶⁶. Partis du Malawi, les Zimba ravagèrent d'abord le nord du Mozambique et l'arrière-pays de Kilwa. Ils auraient ensuite — mais était-ce la même bande ? — ravagé les terres côtières vers le nord jusqu'à Malindi et au-delà. Une autre bande s'établit dans les montagnes du Zimbabwe, mais elle fut détruite par la suite. On ne peut pas, en général, rattacher avec certitude au développement ou au déclin d'un État les petites expansions et les incursions des peuples du Zimbabwe. Il y a quelques exceptions : l'expansion des Manyika vers les montagnes désertiques de l'Inyanga et trois expéditions de moindre importance parties de l'État du Changamire. Au Zimbabwe, les autres petits mouvements de population avaient principalement pour but la colonisation de terres faiblement peuplées, situées dans le Sud. C'est sans doute à Madagascar qu'on voit le plus clairement comment les mouvements de population pouvaient se rattacher à la formation de chefferies et de royaumes : par exemple, les migrations des Maroserana, auxquels se sont jointes des communautés alors que d'autres fuyaient devant eux. En 1500, la population de l'île conservait une grande mobilité car il y avait encore des terres inoccupées. En 1800, la plus grande partie de l'île était organisée en États de types différents. L'espace avait été maîtrisé. Toutefois, dans ce processus, la formation des États avait joué un rôle plus important à Madagascar que dans d'autres régions d'Afrique⁶⁷.

Sur le continent, la formation d'États se limite à une partie de la Tanzanie centrale, à la Tanzanie méridionale et au nord du Mozambique. Dans ces régions, la formation des États bena, sangu, hehne, makua (makwa) lundu

64. Voir les chapitres 10, 11, 12, 13, 14 et 15. Voir également C. H. Perrot, 1982.

65. Voir les chapitres 19 et 20.

66. Voir les chapitres 21 et 22. Voir aussi D. N. Beach, 1980a.

67. Voir le chapitre 28.

et yao, et l'unification de certains États nyamwezi contribuèrent à fixer la population⁶⁸.

La considérable extension des routes commerciales au sud du Sahara entraîna de nouvelles diasporas et amplifia les anciennes. Elle provoqua aussi d'autres mouvements de population, qui se déroulèrent le plus souvent sur de courtes distances. Les diasporas les mieux connues sont, d'ouest en est, celles des Jahanka, des Joola, des Yarse, des Hawsa, des Bobangui, des Vili, des Hungaan, des Bisa, des Yao et des Swahili. Il faut y ajouter les diasporas européennes : les Français sur la côte du Sénégal, les Portugais à Luanda et au Mozambique, les agents des Portugais (*lançados*, *pombeiros* et personnel des *prazos*) et les Hollandais du Cap furent les Européens dont l'établissement eut la plus grande influence sur le continent africain durant cette période.

Les diasporas européennes et africaines prirent une part croissante à la traite des esclaves à mesure que les routes commerciales étaient plus fréquentées, mieux organisées et qu'elles pénétraient plus loin dans les terres. La population qui vivait à proximité de ces routes se déplaçait parfois pour s'en rapprocher davantage ou, au contraire, pour s'en éloigner. Ainsi, les Itsekiri s'étendirent vers la côte voisine afin d'accéder à la route maritime qui conduisait au Bénin. Les Efik, qui vivaient près d'Arochuku, s'établirent à Old Calabar, sur la Cross River, où ils fondèrent un port important⁶⁹. Les Duala (Douala) descendirent le cours du Wouri pour des raisons similaires au XVIII^e siècle. De nombreux habitants du Gabon se rapprochèrent progressivement du delta de l'Ogooué pour participer activement au commerce. D'autres communautés s'éloignèrent au contraire des routes commerciales en direction de la Ngounié⁷⁰. Celle qui vivait entre le Kwongo et le Kasai semble avoir fui les marchands et les pillards, tandis que les Bemba de Zambie se rapprochèrent d'une route commerciale établie au XIX^e siècle. De nombreux habitants du Zimbabwe semblent s'être éloignés de l'agitation créée par les *feiras* portugaises avec la colonisation du Sud. Tous ces mouvements de population étaient limités. Ils traduisaient seulement l'effort de certains groupes pour s'adapter au développement du commerce et à une vaste réorganisation des rapports sociaux et politiques. Des mouvements du même genre se sont produits au voisinage des routes commerciales et des nouveaux centres politiques d'Afrique du Nord.

Conclusion

En 1500, les hommes avaient maîtrisé l'espace depuis longtemps dans la plus grande partie de l'Afrique et exploitaient d'une façon ou d'une autre la totalité du sol. Comme dans la majeure partie du continent la densité de population était faible, les expansions réglèrent les problèmes dus à une

68. Voir le chapitre 27.

69. Voir le chapitre 15.

70. Voir le chapitre 18.

trop forte utilisation du sol. La principale exception était celle de l'Afrique orientale, de la corne au Zambèze, y compris Madagascar, mais à l'exclusion de la région des Grands Lacs. La moitié nord de cette zone se caractérisait par des migrations de masse, par de nouveaux modes de peuplement et par la rapide expansion de plusieurs communautés d'éleveurs. Dans la moitié sud, comprenant Madagascar, où la culture du sol occupait une place plus importante qu'au nord, une nouvelle organisation sociale et la formation d'un système de royaumes et de chefferies contribuèrent à fixer la population et à intensifier l'exploitation du sol.

Les sécheresses et les famines ne suffisent pas à expliquer les migrations de masse et les expansions rapides qui ont eu lieu dans la moitié nord de cette zone. En effet, en Afrique de l'Ouest et du Nord, les populations voisines du Sahara n'ont réagi à des sécheresses comparables que par de lentes expansions.

L'accroissement démographique n'a sans doute pas eu de conséquences graves dans l'ensemble de l'Afrique durant cette période puisqu'il était facilement compensé par les mouvements de population. Les nouvelles techniques qui, en intensifiant l'exploitation du sol, permettaient l'accroissement de la population, n'apparaissent qu'en des points isolés: la Basse-Casamance, le pays Igbo, les prairies du Cameroun où l'on cultivait divers végétaux, les montagnes de la région des Grands Lacs, au bord du rift occidental, où l'on pratiquait l'irrigation et la culture intensive des bananes, le plateau kukuya où l'on appliquait de nouvelles méthodes de fertilisation, ou encore la vallée du haut Zambèze, dont les crues servaient à l'irrigation, étaient et sont encore des exceptions en Afrique occidentale et centrale. On pratiquait depuis des millénaires une culture intensive dans les oasis d'Afrique du Nord et en Égypte, où se trouve la plus grande oasis du monde. Il nous est impossible d'expliquer ici en détail pourquoi l'accroissement démographique n'a pas été plus considérable, mais il nous faut du moins rappeler qu'un très grand nombre d'Africains ont quitté le continent, notamment à cause de la traite des esclaves vers l'Amérique. Il est remarquable que l'Afrique occidentale et centrale, où la traite avait lieu, ait connu une plus grande stabilité que l'Afrique orientale, et que, si la traite a provoqué des mouvements secondaires, elle n'ait pas causé de redistribution massive de la population.

Hors d'Afrique orientale, la mobilité de la population dépendait essentiellement de l'essor et du déclin des États et de l'extension des réseaux commerciaux. Malgré la disparition de quelques-uns des principaux États du Sahel en Afrique occidentale, les différents États d'Afrique exerçaient leur domination sur une plus grande partie du continent à la fin du XVIII^e siècle qu'au début du XVI^e. Des troubles se produisaient aux frontières de chaque nouvel État au moment de sa formation.

L'Afrique de l'Ouest et du Nord a possédé, bien avant le XVI^e siècle, un réseau étendu de routes et d'établissements commerciaux. Il y avait également quelques routes commerciales en Afrique centrale, mais elles ne se sont multipliées qu'aux XVII^e et XVIII^e siècles. C'est à cette époque qu'elles ont relié pour la première fois l'Atlantique à l'océan Indien. Les diasporas

ont proliféré avec l'extension du commerce. L'exploitation des ressources a pu se faire à plus grande échelle, de même au point de vue politique, les États se sont étendus sur de plus vastes territoires que les chefferies ou les confédérations de villages. Les routes commerciales, en reliant l'Afrique aux autres continents, la soumettaient à la hiérarchisation de l'espace mondial, c'est-à-dire à une organisation qui, après 1500, sera de plus en plus dominée par l'Europe.

Il faut replacer dans une durée plus longue les trois siècles que nous avons considérés ici. La population de l'Afrique a connu une stabilité beaucoup plus grande et a beaucoup mieux maîtrisé l'espace pendant cette période que pendant les cinq siècles précédents. Au XIX^e siècle, à la suite d'un accroissement démographique en Afrique australe que seule une révolution technique aurait pu compenser, l'Afrique australe et orientale allait être bouleversée par le *Mfecane*. Mais l'instabilité ne s'est pas étendue au reste du continent. Les Africains avaient réussi, dans l'ensemble, à maîtriser l'espace bien avant le XVI^e siècle. Un juste rapport entre la population, les ressources de la terre et les techniques assurait une situation stable où les diverses cultures pouvaient produire des œuvres raffinées et l'organisation sociale se compliquer, comme en témoigne l'essor des villes.

Cependant, comme ce chapitre l'a également montré, nous connaissons encore mal les mouvements de population. En ce qui concerne l'Afrique, la démographie historique et l'histoire des techniques n'en sont qu'à leurs débuts. Nous avons besoin de données plus nombreuses, et surtout il nous faut remplacer les notions vagues comme celle de « migration » par des instruments d'analyse beaucoup plus précis. Nous pourrions alors mieux décrire un élément fondamental de l'histoire de l'Afrique: la lente et progressive colonisation du continent par ses habitants.